

«Les fondamentalistes menacent les femmes»

AVORTEMENT • Maria Roth-Bernasconi, conseillère nationale socialiste genevoise, revient sur les dessous de l'initiative «Financer l'avortement est une affaire privée». Elle parle stratégie d'avenir. Interview.

l'émili
ePROPOS RECUEILLIS PAR
NATHALIE BROCHARD

L'initiative «Financer l'avortement est une affaire privée» a été déposée à la Chancellerie fédérale. Quelles sont les prochaines étapes?

Maria Roth-Bernasconi: Le Conseil fédéral a une année pour soumettre à l'Assemblée fédérale un message qui propose d'accepter ou de refuser l'initiative, avec ou sans contre-projet. L'initiative sera ensuite discutée à la commission de la sécurité sociale et de la santé du premier conseil (Conseil des Etats ou Conseil national), puis en plénière. Après le passage au deuxième conseil et l'élimination d'éventuelles divergences, l'initiative sera soumise au vote du peuple.

Le parlement a un délai de trente mois maximum dès le dépôt de l'initiative pour faire ce travail. Le Conseil fédéral dispose ensuite de dix mois maximum pour soumettre l'initiative au peuple. Plusieurs mois, voire des années, vont donc passer avant qu'on vote sur ce sujet. Personnellement, je pense que cette initiative va être rejetée.

Il semble justement que même l'UDC et le PDC, dont les initiateur-e-s sont pourtant proches, sont embarrassés et ne soutiennent pas forcément l'initiative...

Oui, car ce sont les fondamentalistes de l'UDC, du PDC et des radicaux qui sont à l'origine de l'initiative. A savoir les mêmes milieux qui, en 2002, soutenaient l'initiative demandant

l'interdiction absolue de l'avortement. Il s'agit donc d'une minorité, mais il nous faut faire attention: les initiateur-e-s ont adopté un angle d'attaque qui est populaire, surtout en Suisse alémanique.

Pourquoi surtout en Suisse alémanique?

Parce que là-bas on a un autre rapport à l'Etat. En Suisse romande, on s'inspire du modèle français, qui propose une certaine conception du rôle de l'Etat dans la société. Les Alémaniques insistent beaucoup plus sur la responsabilité individuelle. L'initiative peut donc rencontrer un écho en insistant sur cet aspect, ainsi que sur la question des coûts.

Si l'argument financier n'en est pas un, il n'en reste pas moins qu'il fait mouche. Les initiateur-e-s ont quitté le terrain moral pour placer le débat sur le terrain du porte-monnaie. Que leur répondez-vous?

Selon les initiateur-e-s, le coût des avortements atteindrait 20 millions de francs. C'est faux: Santé-suisse parle de 7 à 10 millions. Soit seulement 0,02% des coûts totaux de la santé (60 milliards)! Par contre, si l'on en revenait aux avortements clandestins et aux traitements des complications inhérentes, cela coûterait beaucoup plus cher. Sans parler des naissances d'enfants non désirés: une grossesse menée à terme coûte dix fois plus cher qu'un avortement... Cela dit, je ne suis pas sûre que les initiateur-e-s aient laissé tomber les arguments de type moral.

Comment se fait-il que, après la votation populaire sur le régime du délai, ces initiateur-e-s veuillent renégocier les termes du débat?

Pourquoi ne placez-vous pas la discussion sur le remboursement de la contraception, par exemple? Les milieux dont sont issus les initiateur-e-s réactivent sans ces-

se ce débat parce qu'au fond ce qu'ils visent, ce n'est pas de réduire les coûts de la santé, mais d'interdire l'avortement. Ce sont des fondamentalistes, qui

mettent en danger la vie des femmes en Suisse, sous prétexte de défendre la vie! Ce genre d'initiative a pour autre effet navrant de désolidariser les

hommes et les femmes sur un sujet qui, pourtant, les concerne tout autant.

Aucune femme, aucun couple ne prend la décision d'interrompre une grossesse à la légère: dans nos pays, l'IVG n'est pas un moyen de contraception. L'accès à l'avortement, comme à la contraception, doit donc être garanti sans barrière financière.

La stratégie politique des initiateur-e-s pourrait s'appliquer à d'autres débats: sous couvert de réduire les déficits publics, on démolit l'Etat social. Quelles solutions proposez-vous?

En effet, cette stratégie ouvre la porte à d'autres diminutions de prestations dans l'assurance-maladie de base. Que va-t-on faire demain des personnes qui fument ou obèses? Cette initiative menace aussi les personnes aux revenus modestes, en particulier les femmes migrantes.

Les Femmes socialistes ont déposé une contre-proposition au Conseil national demandant la gratuité des moyens contraceptifs. Nous voulons continuer à appliquer le régime du délai: dans les pays où l'avortement a été libéralisé, le nombre d'IVG a baissé. Sans parler de la mortalité maternelle.

Concrètement, chacune et chacun peut voter lors des élections fédérales pour des candidat-e-s ouvert-e-s, qui défendent la cause des femmes. Nous allons faire campagne contre cette initiative aux côtés des femmes radicales et démocrates-chrétiennes: les femmes progressistes doivent s'unir pour faire avancer l'égalité et renforcer certains acquis encore fragiles, face à la montée inquiétante du conservatisme ambiant. I



Maria Roth-Bernasconi: «Ce genre d'initiative a pour effet, entre autres, de désolidariser les hommes et les femmes sur un sujet qui, pourtant, les concerne tout autant.» A. COLLIARD

Au cirque, on jongle bien avec le genre

IRINA INOSTROZA

Le cirque est un monde spectaculaire. Des générations ont pu goûter avec émerveillement aux mises en scène des personnages aussi drôles que burlesques sur la piste. Or, cette fascination pour des phénomènes frôlant les limites de l'humain et du bizarre s'est largement modifiée. La venue d'un Grand Cirque ces jours en ville est ainsi une invite à réfléchir aux représentations du masculin et du féminin telles qu'elles sont montrées sous le chapiteau. Récit d'une spectatrice.

Peu avant la représentation, le décor est léché, chacun-e a revêtu son costume et on grille les saucisses: tout est en place, que la magie commence. A l'entrée du chapiteau, une légère angoisse pourtant: qu'apprécier dans cet espace restreint, presque étouffant, dont la scénographie est réglée dans les moindres détails, de l'arrivée matinale des éléphants jusqu'au tomber des paillettes finales? Ce qui se laisse découvrir épouvante de prime abord. Les numéros s'enchaînent, des schémas identiques se répètent, au son d'une musique entêtante laissant peu de place à la respiration. Après trois heures de spectacle, l'apothéose finale donne la nausée, un trop plein qui décrit une parabole tragi-comique. Il n'empêche, ce décalage infime joué par une réalité imaginée, confinée à l'intérieur du chapiteau, allait être la clé ouvrant les portes de cet univers si particulier.

Les mécanismes de chaque numéro se succédant dans un usage de pous-

sière usent à n'en plus finir de stéréotypes de sexe. Les femmes acrobates, en perruque platine et petite tenue, adoptent des postures lascives et mimant des mouvements suggestifs, qui ne ressemblent que de loin à des pas de danse. Le tout réalisé dans une lumière tamisée, sur une estrade recouverte d'un drap blanc immaculé. Un déjà-vu qui concerne la chorégraphie érotisée du couple qui s'illustre en hauteur, tout autant que les dresseuses, qui tantôt maîtrisent des poneys minuscules alors qu'elles dominent aussi des chevaux fougueux et racés.

La venue d'un Grand Cirque ces jours en ville est ainsi une invite à réfléchir aux représentations du masculin et du féminin

Contre toute attente, ce dernier exemple montrerait à lui seul des rôles genrés, dont les frontières traditionnelles se renforcent en même temps qu'elles se brouillent. Les hommes s'engouffrent d'ailleurs dans la brèche. D'un côté, les acrobates qui, entre petites tapes amicales et clins d'œil affectueux, jouent de leur puissance et de leur technique, revêtus de combinaisons moulant leurs corps. D'un autre, un boys band occupe les

devants de la scène, réminiscence des années nonante.

S'ensuit une série de facéties visant à représenter, «à la baisse», des postures masculines: un salut militaire ramolli, James Bond ridiculisé et des combats aux frappes faussement esquivées, ou encore, un sexe caché qu'on devine frémissant alors que l'orchestre joue *I like to move it*. L'humour convoqué ici fait que, du coup, la spectatrice que je suis, comme le public, n'y croit pas. Se moque-t-on, pour mieux décrier des constructions identitaires socialement oppressives? Ou au contraire, la farce ne fait-elle que colmater les failles, actes et paroles nécessaires afin de ne pas déchanter en société?

L'imitation par ces trois mecs de dompteurs d'animaux met la puce à l'oreille: quand l'un se plante et tombe dans la boue, il se relève la figure noircie. Il n'en faut pas moins pour le confondre avec les garçons de piste (au Grand Cirque, ils sont tous noirs) et le renvoyer dans leur rang après lui avoir remis la veste adéquate (rouge à collet monté doré). L'apparente supercherie arrive-t-elle pourtant à masquer la racialisation qui marquerait le spectacle de cirque, et dont le fonctionnement se laisserait d'autant mieux voir qu'il serait débarrassé de son aspect parodique? A écouter la question d'un petit spectateur, un doute persiste: «Dis

papa, il est chinois ou japonais l'équilibriste?» d'autant que le boys band fait son retour avec des woks en guise de couvre-chef. Les hiérarchies restent en effet palpables, la famille à la tête du Grand Cirque perpétuant une lignée patriarcale, qui n'hésite pas à réunir père et fils dans le même exercice. Une épouse aux traits asiatiques se réserve quant à elle le dos d'un éléphant, d'Asie. D'ailleurs, dressage d'animaux et dressage d'enfants se confondent. Et si un enfant fait remarquer à sa mère que les éléphants ont l'air «tristes», les enfants, eux au moins, sourient.

Le meneur du bal, le chef des garçons de piste, n'avait pas tort quand il avertissait de l'apparition imminente d'animaux exotiques. Les attentes s'avèrent déçues, puisque seuls des lamas, des chevaux et des éléphants pénètrent dans l'arène aussi vite qu'ils disparaissent en coulisse. Précisément, un monde fermé se découvre, imaginé de bout en bout et sans rapport aucun avec l'extérieur. Car l'au-delà du lourd rideau rouge n'existant plus, ce sont uniquement la position et le point de vue des spectateurs qui rendent possible l'arrivée dans cet environnement bien protégé par le Grand Cirque, d'un ailleurs maintes fois revisité, mais qui pourrait, dans un éclat de rire, les faire rêver encore.

Enfin, tout le monde joue le jeu. Mais quel secret le Grand Cirque désire-t-il jalousement garder, puisque le public ne semble pas dupe? A quel mirage veut-il faire croire?

Ici réside peut-être la limite à ne pas franchir, car c'est bien d'une mise en scène qu'il s'agit. Pour ne pas risquer de réduire au statut d'objet les protagonistes du cirque, le récit doit reconnaître qu'ils font là leur travail, avec acharnement pour certain-e-s. Parties prenantes d'un microcosme articulé – qui révèle au paroxysme les inégalités sociales bien qu'il en intègre également les éléments habituellement marginalisés –, ils quitteront la piste pour rejoindre leur caravane et avec elle, d'autres vies, d'autres identités. Une fois le salut final observé, le maquillage, les costumes et les rôles respectifs seront déposés au vestiaire. Quid toutefois de leur statut social en dehors de l'arène?

Occupant une position centrale, c'est bien la famille directrice qui vient saluer en toute fin, élégante et toute parée de noir. On comprend dès lors que toute histoire, pour être contée sans risquer de reproduire l'obnubilation que susciterait un centre puissant et hiérarchisant, doit faire en sorte de décentrer le regard. En quittant le cirque, le camp éphémère de mobile homes se découvre. En dehors de l'immense tente, il n'est pas certain, à la réflexion, que ce monde brillant résiste aux réalités sociales qui le délimitent de l'extérieur, sans qu'il ne cimenter les lignes de fractures aperçues sous le chapiteau.

Le temps d'une soirée, le Grand Cirque aura au moins été le miroir (triste à en rire) d'une société où les rapports de genre, de classe, de race et d'âge, eux, résistent. I